

16



**LOUIS
PHILIPPE**

**UNE IMPOSTURE
DE BELLE TAILLE :
LE ROI LOUIS-PHILIPPE
ÉTAIT-IL LE FILS
D'UN GEOLIER ITALIEN ?**



Noëlle Destremau
2003



PHILIPPE D'ORLÉANS, PRINCE DE
JOINVILLE, DIT PHILIPPE ÉGALITÉ
GUILLOTINÉ EN 1793 PÈRE DU
ROI LOUIS-PHILIPPE



1



2

2 MARIE ADÉLAÏDE DE BOURBON-PENTHIÈVRE.

A Vingt Ans.

MARIE ADÉLAÏDE DE BOURBON-PENTHIÈVRE

Duchesse d'Orléans

PRÉAMBULE

En 1823 le roi Louis XVIII règne sur la France : celle-ci se remet lentement des bouleversements de la Révolution et de l'Empire, mais le règne des Bourbons semble assuré. Le roi est déjà bien malade - il mourra en 1824 - mais son frère Charles, soixante sept ans, est en bonne santé : il sera roi après Louis XVIII et il a deux fils, le duc d'Angoulême et le duc de Berry.

La branche cadette est représentée par Louis-Philippe, duc d'Orléans, fils de Philippe Égalité et de Marie Adélaïde de Penthièvre; Louis-Philippe, réconcilié avec ses oncles, vit avec sa famille au Palais-Royal.

La situation de la monarchie française semble donc paisible et le roi a donné à Nation, une Charte que les Chambres ont bien reçue. Cependant, en 1823, un article de journal va susciter de graves remous politiques : il paraît dans "*La Quotidienne*" et provoque de nombreux commentaires. L'Histoire n'en a pas encore trouvé la solution...

UNE CURIEUSE ANNONCE

Juillet 1823. Un curieux article paraît à Paris dans le journal "*La Quotidienne*". En voici la teneur :

- "*La veuve du comte Borghi a prié Lady N. S. de lui découvrir, en France, un nommé Louis, comte de Joinville, qui, avec la comtesse sa femme, avait été à Modigliana, petite ville des Apennins, où la comtesse donna le jour à un fils, le 16 avril 1773. Si ces deux personnes vivent encore, ou l'enfant né à Modigliana, duché de Modène, lady N.S. a l'honneur de leur annoncer qu'elle a reçu pouvoir de leur faire une communication du plus haut intérêt. En supposant que ces personnes puissent prouver leur identité, elles n'ont qu'à s'adresser à la baronne Sternberg, hôtel de Bellevue, rue de Rivoli, à Paris.*"

Cette annonce tombe sous les yeux du duc d'Orléans, Louis-Philippe, futur roi des Français. Le comte de Joinville ? Mais c'est le nom d'une des terres des Orléans, sous lequel son père Philippe a toujours voyagé quand il désirait garder l'incognito; quelle est donc cette histoire de Modigliana où sa mère aurait donné le jour à un fils, l'année même de sa propre naissance à lui, Louis-Philippe, 1773 ?

Le duc convoque aussitôt son oncle, l'abbé de Saint-Pharre, frère naturel de Philippe-Égalité, et un entretien a lieu au Palais Royal; l'abbé de Saint-Pharre ira voir cette baronne de Sternberg et il saura la vérité. Louis-Philippe n'est pas né en Italie mais au Palais Royal, à Paris, le 6 octobre 1773 et non pas le 16 avril, mais le nom de comte de Joinville appartient bien à la famille d'Orléans et à elle seule ! Et Louis-Philippe, perplexe, envoie aux renseignements l'abbé de Saint-Pharre, un bon diplomate ...

A l'hôtel de Bellevue, l'abbé est reçu aussitôt par la baronne Sternberg; elle a cinquante ans, comme Louis-Philippe, un regard altier, des cheveux très noirs, un nez bourbonien. L'abbé est frappé par le profil de la baronne et aussi par sa robe "*couleur araignée méditant un crime*", dirait-il plus tard ...

Le dialogue s'engage : il nous est rapporté dans les *Mémoires* de la baronne. L'abbé de Saint-Pharre affirme que personne ne porte le titre de comte de Joinville, excepté la famille d'Orléans, mais, comme il s'agit d'un enfant né à Modigliana, le 16 avril 1773, cette naissance ne peut avoir de rapport avec celle de Louis-Philippe, né au Palais-Royal, le 6 octobre 1773. La baronne reconnaît sans peine qu'il ne peut s'agir du même enfant, mais elle pose de nombreuses questions sur le père de Louis-Philippe. Oui, il se faisait appeler comte de Joinville lorsqu'il voyageait; c'était un grand et bel homme, très affable, la figure rouge avec des boutons ...

Et la conversation prit fin. Saint-Pharre revint fort perplexe au Palais-Royal.

- "*Je n'ai rien compris, dit-il à Louis-Philippe, il faut attendre.*"

Peu après, un nommé Coiron, au service de la baronne Sternberg, se rend chez Saint-Pharre qui affirme encore une fois :

- "*Nous ne savons rien de cette histoire.*"

Mais Coiron laisse entendre que la baronne sait, ou crois savoir, que Louis-Philippe n'est pas le fils du duc d'Orléans, devenu Philippe-Égalité. Elle saurait beaucoup d'autres choses ! Et Coiron, très mystérieux, prend congé.

LA BARONNE STERNBERG

Maria Stella Pétronilla, baronne Sternberg, qui nourrit des nuées de pigeons et habite à l'angle de la rue Saint-Florentin, a pour père un gardien de prison italien, le geôlier Lorenzo Chiappini. Celui-ci l'a élevée avec grand soin, mais sa mère ne l'aime pas, elle la bat, elle l'appelle "*sale petite bâtarde*" !

Cependant la petite fille, très mignonne, devient vite une fort jolie adolescente, distinguée, gracieuse et charmante, fort différente du reste de la famille Chiappini. Maria Stella chante bien et, à 13 ans, on lui propose une place de chanteuse à Florence, au théâtre de la Piazza Vecchia. Elle y remporte beaucoup de succès, sa carrière est faite.

Non. Un lord anglais, d'une très grande famille, Lord Newborough, s'éprend de la jeune chanteuse et il la demande en mariage au geôlier Chiappini. Celui-ci s'écrie : - "*C'est la fortune*" ! Le Lord offre, en effet, 15000 Francesconi, une très grosse somme, une propriété à Fiesole, au-dessus de Florence, et une rente mensuelle de 30 ducats !

Maria Stella résiste de toutes ses forces : - "*Je ne veux pas épouser ce vieux grison*" ! Elle a 15 ans, il pourrait facilement être son grand père et le physique du noble Lord n'a rien d'attrayant ... mais Lorenzo : - "*Je vous marie, ma fille, à un descendant des anciens princes des Galles du Nord*". Il faut obéir : - "*O Dio, Dio, s'écrit-elle, j'aimerais mieux mourir.*" !

Elle ne mourra pas, et, mariée contre son gré, elle part à Londres où son mari la présente à la Cour "*Lady Newborough, née marquise de Modigliana*". Et puis, le lord emmène sa femme au pays de Galle, dans son château de Glynfillon. Maria Stella, dans ses *Mémoires*, affirme qu'elle n'a accepté de consommer son mariage qu'à la condition suivante : le Lord rédigera un testament qui lui assure une pension de 14000 livres. Elle se résout alors à "*ce pénible sacrifice*" et elle a deux fils. Peu après, en 1807, le vieux lord meurt, laissant une veuve riche et très joyeuse ...

Et Maria Stella, tout à fait à l'aise dans son rôle de riche lady, mène la grande vie dans ce milieu aristocratique, tout en prenant soin de ses fils. Elle n'oublie d'ailleurs pas sa famille italienne, lui envoie régulièrement de l'argent et fait même venir en Angleterre Lorenzo Chiappini. Celui-ci, dit-elle, se comporte envers *milady* comme un domestique obséquieux beaucoup plus que comme un père ...

Quelques années après, dans la station thermale de Cheltenham, Maria Stella rencontrera un baron russe fortuné, le baron Sternberg, neveu du prince de Pahleu, premier ministre du tsar Alexandre. Le baron est un homme jeune, séduisant, excellent cavalier et Maria Stella l'épouse.

Le 11 septembre 1810, la fille du geôlier de Modigliana, née italienne, déjà naturalisée anglaise, devient baronne russe. Elle suit son mari en Russie et elle a un fils, Édouard, qu'elle aimera beaucoup, mais les deux fils aînés restent en Angleterre, comme l'a spécifié Lord Newborough dans son testament.

Maria Stella n'est pas heureuse en Russie, le baron est peu fidèle et les époux se séparent. De son mari, la baronne obtient l'autorisation de retourner en Italie avec Édouard et elle s'installe à Florence.

LE TESTAMENT DE LORENZO CHIAPPINI

En décembre 1821, la baronne Sternberg se repose à Sienne quand elle apprend la mort de son père, le geôlier Chiappini. Lorenzo a écrit une lettre-testament pour Maria Stella, et ce document est étonnant :

"Milady giunsi finalmente al termino dei miei giorni... Je suis finalement arrivé au terme de mes jours sans avoir dévoilé à personne un secret qui regarde directement vous et moi. Ce secret est le suivant : le jour que vous naquîtes d'une personne que je ne peux nommer et qui est déjà passée dans l'autre monde, il me naquit aussi un garçon. Je fus requis de faire un échange ("a fare uno scambio") et, vu ma situation de fortune en ce temps, je consentis à des propositions réitérées et avantageuses et ce fut alors que je vous adoptai pour ma fille, de la même manière que mon fils fut adopté par l'autre partie. Je vois que le Ciel a suppléé à mes fautes puisque vous êtes placée dans un état de meilleures condition que votre père, quoiqu'il fut dans un rang presque semblable, et c'est ce qui me fait terminer ma vie avec quelque repos.

"Gardez ceci par devers vous pour ne pas me rendre totalement coupable ! Oui, en vous demandant pardon de ma faute, je vous prie de la tenir, s'il vous plaît, cachée pour ne point faire parler le monde sur une affaire sans remède. Cette lettre ne vous sera remise qu'après ma mort."

Ce coup de tonnerre tombe sur la baronne ! Maria Stella comprend tout : les égards que son père adoptif avaient pour elle, le soin qu'il a apporté à son éducation, sa joie du mariage anglais... Elle comprend aussi l'animosité de sa mère et la jalousie de ses frères et sœurs, moins bien traités qu'elle. Elle comprend enfin ses propres goûts, si différents de ceux de sa famille, son attrait pour le luxe, les arts, la beauté, sa joie de se trouver enfin à son aise dans un milieu aristocratique...

Tout devient clair pour la baronne : elle est aussitôt persuadée qu'elle est la fille d'un noble personnage et qu'il lui faut retrouver son vrai père. Lorenzo Chiappini a demandé la discrétion et le silence sur cette affaire, mais Maria Stella n'a aucun scrupule à lui désobéir : elle veut savoir la vérité et elle la saura...

Pour commencer, la baronne fait faire une expertise de l'écriture de Chiappini afin de s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un faussaire, mauvais plaisant. Maître Chelli, notaire à Florence, se charge de l'expertise : *"Cette lettre est bien de la main de Lorenzo Chiappini"*, affirme le notaire.

Forte de cette certitude, la baronne rend alors visite au confesseur de Lorenzo et elle interroge ce prêtre : il a sûrement reçu des confidences du vieux geôlier ? Mais l'abbé Ringrezi ne parle pas, il ne veut pas violer le secret de la confession, il ne dira rien. Cependant le prêtre conseille la baronne : *"Allez à Faenze, demandez à voir les sœurs Bandini, ce sont les anciennes caméristes de la comtesse Camilla Borghi qui vous a souvent accueillie, petite fille, dans son château de Modigliana et qui connaissait fort bien les Chiappini. Elles répondront à vos questions et vous renseigneront."*

Le conseil est bon. La baronne part dans la petite ville de Faenza, proche de Modigliana, où elle est fort bien reçue par les sœurs Bandini. - *"C'est extraordinaire, s'écrie aussitôt l'une des sœurs, comme vous ressemblez à la comtesse de Joinville !"* Et la baronne : *"Parlez, je vous en prie, dites-moi tout ce que vous savez !"*

Les sœurs Bandini ne demandent pas mieux : par elles, la baronne connaîtra toute cette surprenante histoire. *"Nous étions caméristes de la comtesse Camilla qui passait une partie de l'année avec son fils, le comte Pompeo, dans son château de Modigliana; en 1773, nous y avons vu deux français, fort distingués, le comte et la comtesse de Joinville."*

Et les sœurs Bandini se rappellent fort bien le comte Louis de Joinville, un homme de belle taille, le teint brun, le nez rouge et bourgeonné, les jambes superbes, le caractère très affable, et dont la femme, la comtesse de Joinville, attendait un enfant très prochainement. - *"La comtesse, s'écrie une des Bandini, vous êtes sa vivante image !"* - *"Une vraie intimité se crée entre les Français et nos maîtres, ajoute-t-elle, et les deux famille se réunissent souvent."*

Au palais prétorial de Modigliana où la comtesse Borghi reçoit les seigneurs français, se trouvent aussi le geôlier de la prison, Lorenzo Chiappini et son épouse Vincenzia : celle-ci attend un enfant et on l'a invitée à faire ses couches au palais, une invitation surprenante !

Les deux futures mères, la comtesse et Vincenzia, pour connaître le sexe de leur enfant, ont consulté, chose courante à l'époque, les phases de la lune, une loi qui joue presque toujours d'exacte façon : la femme Chiappini sait qu'elle aura un garçon, la comtesse de Joinville, une fille...

Et le comte de Joinville se montre plein d'inquiétude : si la comtesse, née Marie Adélaïde de Bourbon Penthièvre, a une fille, l'héritage considérable de son père, le duc de Penthièvre, sera perdu. Le duc a décidé, en effet, que son immense fortune irait à des œuvres et à la Maison de Rohan si son gendre et sa fille n'avaient pas d'héritier mâle.

Or, le geôlier Chiappini, que l'on n'a pas installé par hasard au Palais Borghi, va avoir un garçon. Le comte de Joinville lui parle : serait-il disposé à échanger les enfants, à donner son fils, à adopter la petite fille ? Le comte fait des propositions si avantageuses qu'elles tentent cet homme sans fortune : le

geôlier accepte le troc et il arrive, non sans peine, à convaincre sa femme. Si Vincenzia a un fils, on l'échangera contre la fille du comte et la fortune des Chiappini sera faite !

Les sœurs Bandini paraissent fort bien renseignées et elles affirment à la baronne qui les écoute, stupéfaite, que l'échange des enfants a bien eu lieu. La comtesse met au monde une fille, le 16 avril 1773, et la femme Chiappini, un garçon; le troc est fait aussitôt et la comtesse Camilla, comme les sœurs Bandini, connaissent ce forfait odieux. Le comte et le geôlier, eux, semblent très satisfaits : Chiappini touche une grosse somme, les Joinville ont un vigoureux garçon, Vincenzia une jolie petite fille, Maria Stella Petronilla.

Cependant, dès le 17 avril, lendemain de la naissance des deux enfants et de leur substitution, toute la ville parle du troc et la rumeur publique s'émeut de ce crime abominable, un trafic d'enfant, interdit aussi bien par les lois que par l'Église. Des serviteurs ont bavardé ou bien la femme Chiappini qui se voit enlevé le fils dont elle était si fière; et le comte de Joinville, devant l'indignation des italiens, est obligé de se cacher dans un couvent proche : Saint-Bernard de Brisighello ! mais il commet l'imprudence de sortir pour une promenade; la foule menaçante le reconnaît et on le conduit à Ravenne. La haute protection du cardinal-légit permet au comte de partir pour la France, mais il lui faut la protection des Carabiniers. La comtesse et "son fils" partiront le mois suivant, juin 1773.

La petite Maria Stella est baptisée et élevée par ses parents adoptifs, mais la comtesse Camilla, qui sait la vérité, s'occupe beaucoup d'elle, la fait venir souvent dans son palais, la comble de caresses et de présents...

Tel est le récit des sœurs Bandini.

CHAPITRE QUATRIEME

LES RECHERCHES

Voici la baronne dûment renseignée. Le témoignage, post-mortem, du vieux geôlier se révèle exact : Maria Stella n'est pas la fille des Chiappini mais du comte et de la comtesse de Joinville et ceux-ci, lui dit-on possèdent de riches domaines en Champagne.

La baronne prend donc une chambre à Reims, et elle cherche à se renseigner sur "ses parents". En consultant des érudits, elle apprend que la Baronnie de Joinville est passée de la Maison de Lorraine aux Guise et enfin à Mademoiselle de Montpensier. Philippe, duc d'Orléans, en a hérité et à présent la Baronnie de Joinville appartient à Louis-Philippe, le fils de Philippe-Égalité et de Marie-Adélaïde de Penthièvre qui descend elle même de Louis XIV par Madame de Montespan, dont les enfants furent légitimés. Un des fils de Louis-Philippe portera d'ailleurs le titre de Prince de Joinville.

La baronne, ainsi éclairée, est tout à fait convaincue que les Joinville, ses vrais parents, ne sont autres que les parents de Louis-Philippe avec lequel elle a été échangée à Modigliana. Alors la baronne s'installe à Paris et, en juillet 1823, elle fait paraître le fameux article de "La Quotidienne". C'est un ballon d'essai : quelles en seront les retombées ?

En attendant la suite des événements qui ne peuvent manquer de se produire, la baronne Sternberg et son jeune fils Édouard se rendent au Palais-Royal; c'est n'est pas pour rencontrer Louis-Philippe mais seulement pour visiter la célèbre Galerie des Portraits de la famille d'Orléans, ouverte au public parisien.

Les portraits de famille révèlent à Maria-Stella d'extraordinaires ressemblances avec elle-même et son fils ! Et, tout à coup, le jeune Édouard s'arrête devant le portrait : "Mon Dieu, maman, comme cette figure ressemble au vieux Chiappini." ! Cette "figure", c'est celle de Louis-Philippe, duc d'Orléans...

La baronne est de plus en plus convaincue que Philippe-Égalité n'est autre que son père; mais celui-ci était-il capable de désirer et de réaliser une pareille situation ? Oui, car il y a un précédent que personne ne peut nier.

A l'automne de 1771, Marie-Adélaïde de Penthièvre attend son premier enfant, mais son beau-père, le gros Philippe d'Orléans, la presse de suivre la chasse à courre qu'il organise. Marie-Adélaïde craint pour la future naissance,

mais le gros Philippe affirme qu'elle peut parfaitement suivre la chasse en calèche, sans aucun danger, et la jeune femme obéit.

La calèche de Marie-Adélaïde mène un train d'enfer, cahote dans de mauvais chemins, passe des fossés, escalade des troncs d'arbres et la future mère subit tous ces chocs ! Rien d'étonnant à ce qu'elle mette au monde, la nuit suivante, une petite fille mort-né, le 10 octobre 1771.

Philippe, son mari, alors duc de Chartres, n'ose pas dire la vérité à sa femme et il monte une comédie "pour épargner les nerfs de la duchesse" dirait-il plus tard. Dans les bras de Marie-Adélaïde, on met le fils d'un valet de pied, un enfant bien vivant, et l'on imprime une fausse Gazette. Le secret est bien gardé pendant trois semaines et puis, il faut dire la vérité à la jeune maman, car les domestiques bavardent. Marie-Adélaïde s'effondre dans les larmes... Le duc de Chartres avait donc déjà l'idée de cette supercherie dans l'esprit; elle n'a pas réussi et Philippe enrage ! Il craint la stérilité de sa femme après cette première naissance et le 2 juillet 1772, il envoie la duchesse prendre les eaux à Forges, une station pour guérir la stérilité...

Une cure à Forges-les-Eaux, dans le pays de Bray, n'est pas une partie de plaisir, et la jeune femme s'y ennue avec conscience. On se promène, on va à la Fontaine Reinette boire une verre d'eau de sept en sept minutes et, la cure achevée, on mange des fruits confits. On se promène de nouveau en évitant de dormir dans la journée, mais il faut se coucher à neuf heures du soir ! Marie-Adélaïde termine sagement sa cure, revient à Paris et se trouve enceinte quelques semaines plus tard. Neuf mois se passent et, en avril 1773, elle accouche d'une petite fille en Italie, à Modigliana, duché de Modène.

Telle est du moins la conviction de Maria-Stella; Louis-Philippe, fils de Chiappini, est né en avril lui aussi mais, afin que le secret soit mieux gardé, on ne déclare sa naissance qu'en octobre 1773.

La baronne Sterberg, qui connaît maintenant toute l'affaire, repart en Italie, tout à fait sûre de sa haute naissance, et s'adresse au Tribunal Ecclésiastique de Faenza, proche de Modigliana. Elle demande au Tribunal de procéder à une rectification de son acte de naissance.

Le procès de Faenza commence aussitôt : on interroge les témoins. Aucun témoin ne fait obstacle mais nombreux sont ceux qui déposent en faveur de la plaignante.

Dom Gaspar Peretti, chanoine de Ravenne, vient à la barre. Il a souvent entendu son père, gouverneur de Brisighello, affirmer qu'un prince déguisé, en séjour dans le pays, avait échangé sa fille contre un garçon. Et les parents de Dom Gaspar protestaient avec vigueur contre cette cruauté que tout le pays connaissait et réprouvait.

Un autre témoin est plus affirmatif encore. C'est Dominique de la Vallé, le secrétaire de la commune de Brisighello : - "Je tiens de mon prédécesseur,

déclare-t-il sous serment prêté sur l'Évangile, qu'il y a bien eu troc entre le comte de Joinville et le geôlier Chiappini. C'est sûrement la fille des aristocrates français qui a été baptisée sous le nom de Maria-Stella Chiappini. Cet échange immoral a causé grand bruit dans le pays : on a manifesté violemment contre cet étranger qui vient dérober de petits italiens ! Le Joinville, pour échapper à la foule furieuse, a été obligé de se réfugier dans le couvent de Saint-Bernard. Quand il sortit, dit ce témoin, il y eut une telle bagarre qu'il a fallu garder le comte quelques temps au Palais public, et ce sont les Gardes Suisses de Ravenne qui l'ont conduit au Cardinal-Légitime : celui-ci le fit remettre en liberté et partir en France."

Tous les nombreux témoignages du procès se ressemblent; tous disent qu'il y a bien eu substitution d'enfant et que les Chiappini ont vendu leur fils. Et le 29 mai 1824, la sentence du Tribunal de Faenza tombe. La voici :

"La lettre-testament est bien de la main de Lorenzo Chiappini. La déposition des témoins prouve qu'une convention a bien eu lieu entre les époux Chiappini et monsieur le comte de Joinville, français. Ils troqueront leurs enfants respectifs au cas où madame la comtesse donnerait le jour à une fille et la femme Chiappini à un garçon. Le troc convenu s'est réellement effectué.

La légitimité de la demanderesse est prouvée aussi par l'éducation soignée que l'on donne à Maria-Stella, non convenable à la fille d'un geôlier, et par l'amélioration survenue dans la fortune des Chiappini.

Par conséquent, nous avons dit et arrêté et définitivement jugé que l'on ait à rectifier et à corriger l'acte de naissance du 17 avril 1773 où il se trouve que Maria-Stella est indiquée comme étant la fille de Lorenzo Chiappini et de Vincenzia Diligenti. Et qu'on ait au contraire à l'indiquer fille de monsieur le comte de Joinville et de madame, nés français. Auquel effet, nous avons arrêté que la rectification soit opérée d'office par notre greffier."

Telle est la sentence. Ainsi Maria-Stella, italienne par sa naissance, anglaise et puis russe par ses mariages, se retrouve très officiellement française, née Joinville, c'est à dire, selon sa conviction, fille de Marie-Adélaïde et de Philippe, duc de Chartres.

Le pape est aussitôt averti du jugement du tribunal ecclésiastique de Faenza; il se fait livrer le dossier criminel de l'affaire, qui dort dans les archives secrètes du Vatican, sous le numéro 43-242.

Louis XVIII est prévenu par son ambassadeur et Italie et Talleyrand est mis au courant lui aussi, mais le manuscrit de ses Mémoires est amputé plus tard de huit ou neuf pages, volontairement arrachées, sur cette période.

La Cour de Londres a certainement été mise au courant aussi des véritables origines de Maria-Stella présentée par son mari, Lord Newborough, comme marquise de Modigliana. Or, il n'y a pas de marquisat à Modigliana et, si les souverains anglais l'ignorent peut-être, il se trouve à la Cour d'Angleterre, un maréchal de la Cour, un roi d'armes d'Ecosse, de Grande

Bretagne et d'Irlande; eux, sont parfaitement au courant de la noblesse d'Europe; la gentry anglaise a reçu Maria-Stella dans ses rangs, c'est donc que l'on a découvert que la jeune lady n'était pas marquise, mais fille d'un prince du sang français !

Après le jugement de Faenza, la baronne Sterberg revient à Paris où elle fait connaître l'arrêt du tribunal et sa noble origine ! Au Palais-Royal, on est consterné et Louis-Philippe, dit-on, demeure prostré pendant de longues heures : il est le rejeton d'un geôlier !! Les Orléans ne descendent plus de Monsieur, frère de Louis XIV ...

Ainsi peuvent s'expliquer les relations, toujours difficiles, de Marie-Adélaïde avec son fils aîné dont elle dira : "*Je me défie beaucoup de mon fils Louis-Philippe : c'est un brigand*" Et l'Histoire sait que le jeune Louis-Philippe témoigne bien plus d'affection à madame de Genlis, son "*précepteur*" qu'à sa mère qui est, au contraire, chérie de ses autres enfants.

Cependant, Maria-Stella, domiciliée à Paris et forte de sa bonne fois, se battra en vain : personne ne l'aide car on reste convaincu d'une imposture. L'épouse de Philippe, Marie-Adélaïde, paraît au-dessus de tout soupçons, trop innocente, trop droite, trop sensible pour se prêter à ce "*forfait*". Oui, mais la duchesse est en admiration devant son mari auquel elle obéit aveuglement... A-t-elle vraiment mis au monde un fils, au Palais-Royal, dans la nuit du 6 octobre 1773 ? Que disent les Archives Nationales où sont réunis les documents de l'époque ?

CHAPITRE CINQUIEME

LA NAISSANCE DE LOUIS-PHILIPPE

Ces documents semblent fort clairs. La duchesse de Chartres, Marie-Adélaïde, ressentit les premières douleurs dans la soirée du mardi 5 octobre 1773 : on mande aussitôt l'accoucheur Millot et le médecin Bordeu pour s'occuper de la jeune femme.

Le père, Philippe, ne quitte pas le chevet de sa femme et fait prévenir par madame de Blot, intendante, les princes et princesses de l'imminence de la naissance. On court chez le duc de Penthièvre, père de Marie-Adélaïde, qui s'est mis en prière car il est profondément chrétien. Dès qu'on vient l'avertir, le "*Père des pauvres*", comme on surnomme le bon duc, appelle sa belle fille, la princesse de Lamballe : "*Vite, il faut courir au Palais-Royal, l'enfant va naître*", et ils partent aussitôt, tous deux.

Arrivent aussi, avant le moment des couches, le prince de Condé et son fils, le duc de Bourbon; avec les dames d'honneur de la duchesse et les gentilshommes de la Maison, ils attendent dans le salon voisin de la chambre où Marie-Adélaïde se trouve dans son grand lit à baldaquin. Le travail n'est pas long : Madame la duchesse, disent les archives, met au monde un prince à 3 heures et demie du matin, et on vient annoncer la naissance d'un héritier mâle.

On prévient alors le curé de Saint-Eustache, l'abbé Poupart, qui arrive à sept heures avec son registre, mais l'ondoïement a déjà été fait par l'abbé Gaubert, premier aumônier de monseigneur le duc. L'abbé Poupart fera seulement chanter à Saint-Eustache un *Te Deum* en l'honneur du petit garçon qui reçoit le titre de duc de Valois, sera douze ans plus tard duc de Chartres et puis duc d'Orléans, à la mort de son père, en attendant de devenir roi des Français. Une étonnante destinée ...

Le bébé sort très vite de la chambre maternelle pour l'ondoïement et les témoins aperçoivent, au passage un enfant enveloppé de langes volumineux et enfoui dans les plis d'une longue robe de baptême ! On l'emmène aussitôt dans un cabinet très obscur où se trouvent l'aumônier du Palais-Royal et les deux gentilshommes de la Maison du duc de Chartres, les comtes de Hunolstein et de Schomberg, deux étrangers : on dira plus tard qu'il n'y avait à l'ondoïement que deux simples valets, témoins.

L'acte d'ondoïement présente, par ailleurs, d'étranges irrégularités : il n'est pas signé par le grand-père de l'enfant, Louis Philippe d'Orléans, chef de nom et d'armes de la famille d'Orléans qui devait apposer sa signature pour

légitimer le petit garçon. Seul, le père signe Louis Philippe Joseph d'Orléans et pourtant il est alors duc de Chartres.

Cet acte dit "*Acte de notoriété*" porte la mention "*le Parlement absent*" alors que cette notoriété dépend justement de la présence des Commissaires du Parlement : ceux-ci représentent la Nation française qui reconnaît aussi la naissance d'un légitime héritier des princes du sang. Et le roi Louis XV signe sans difficulté cet acte !

Le duc de Penthièvre apporte à sa fille Marie-Adélaïde, la parure de rubis et de diamants de sa femme défunte, née d'Este Modène. La jeune accouchée vient, en effet, d'assurer la descendance mâle de la famille d'Orléans.

Et quelques jours plus tard, les députés des villes d'Orléans, de Chartres et de Crépy-en-Valois dînent au Palais-Royal et présentent leurs vœux au très jeune duc de Valois. Le bébé, endormi dans une corbeille, est surveillé par la marquise de Rochambeau et par madame des Roys, future grand-mère du poète Lamartine. Et on emmène très vite le nourrisson "*superbe*" disent les députés...

Le peuple de Paris a fêté la naissance avec allégresse; les dames de la Halle couvrent la duchesse de fleurs, les tambours de ville battent, et puis les tambours du guet, et puis ceux de la garde de Paris tandis que les arquebusiers tirent des feux de salve. Et les carrosses ne cessent de pénétrer dans la cour d'honneur du Palais-Royal !

Quant au bébé, on ne le voit ni ne l'entend plus. Est-il à la campagne ? ou bien dans un appartement éloigné sous la garde d'une nourrice discrète ? En tout cas, le petit Louis-Philippe ne reparaitra que quatre mois plus tard, en janvier 1774. Et les chambrières s'extasiaient : "*Comme sa nourrice l'a bien soigné ! Quel magnifique enfant ! On dirait qu'il a dix mois au lieu de quatre !* (Il essaie même de marcher ...)

Oui, l'enfant a bien dix mois en janvier 1774, affirme la baronne dans ses mémoires qu'elle intitule "*Échange criminel d'une demoiselle du plus haut lignage contre un garçon de la condition la plus vile...*". La naissance d'octobre 1773 est simulée, dit-elle, la version officielle truquée, les témoins n'ont rien vu. La vraie naissance du bébé a eu lieu dans le duché de Modène à Modigliana, le 16 avril 1773, et celui que l'on présente à Paris, en octobre, a six mois ...

Et les historiens se penchent sur les dates : est-il possible que la duchesse ait fait ses couches à Modigliana sans que l'on s'en doute à Paris ? Elle est revenue de Forges-les-Eaux en août 1772 et l'Histoire sait qu'elle a été reçue à Versailles par Louis XV, le 10 janvier 1773. Et puis, le 24 janvier, la duchesse assiste au bal donné par la Dauphine Marie-Antoinette et le 2 février, le duc et la duchesse donnent, à leur tour, un bal au Palais-Royal. La duchesse danse à ces deux bals bien que, d'après la baronne, elle soit enceinte de six mois, mais

on sait que les robes à paniers dissimulent parfaitement la taille et que les danses très lentes de l'époque ne présentent aucun risque pour les futures mamans.

Et puis, on ne revoit Marie-Adélaïde que quatre mois et treize jours après, le 15 juin 1773, où elle ouvre le bal donné à l'Opéra du Palais-Royal. Elle a donc eu tout à fait le temps de faire le voyage de Modigliana, 1200 km. de mettre un enfant du monde et de revenir à Paris.

Et Philippe ? A-t-il pu accompagner sa femme en Italie et réaliser ce troc des enfants ? Après le bal du 2 février, on ne le voit plus jusqu'au 6 mai 1773, jour où il est reçu à Versailles par le roi. Il aurait donc eu trois mois et trois jours pour faire le voyage d'Italie. Mais le Jeudi-Saint, 11 avril 1773, les princes du sang lavent les pieds des pauvres de Versailles. Rien n'indique que Philippe est présent. Et le 23 avril 1773, le père de Philippe se marie avec madame de Montesson mais rien n'indique non plus que Philippe assiste à ce mariage morganatique très secret ... Le duc de Chartres a d'excellent chevaux : il a pu revenir très rapidement d'Italie après ses ennuis avec les autorités, en laissant sa femme et "*son fils*" derrière lui ...

Les affirmations de la baronne ne manquent pas de vraisemblances et l'Histoire connaît un autre fait, bien troublant. Trois ans après la naissance des deux enfants, en mai 1776, exactement, Marie-Adélaïde repart dans le duché de Modène, une visite familiale, dira-t-elle. Elle retourne à Modigliana et à Faenza, seule sans son mari, et elle y passera un mois. Pourquoi ? Le 1er mai 1776, on a fêté au Palais-Royal Louis-Philippe, qui a trois ans, et la duchesse n'a pas oublié la petite fille qui a trois ans aussi, qui vit si loin d'elle, qui ne connaîtra jamais sa vraie maman. Est-elle heureuse ? Est-elle bien soignée et en bonne santé ? Alors Marie-Adélaïde, avec une très petite suite, fait le grand voyage qu'elle a déjà fait une fois ... Et dès 1777, Lorenzo Chiappini voit sa situation, déjà très enviée par les voisins, se transformer complètement : il est nommé, après le passage de la duchesse dont il soigne fort bien la fille, commandant d'une compagnie de gendarmes, un avancement absolument inespéré ! Mais le remords le ronge et il écrira, bien avant sa mort, la lettre que la baronne connaît en 1821.

Tout cela, et bien d'autres choses, Maria-Stella le raconte, et fort bien, dans les Mémoires, Mémoires que Charles X laisse publier à Paris, mais le Palais-Royal ne bouge pas. Louis-Philippe ne répond même pas à cette baronne, une intrigante ou une illuminée, mais il fait rédiger, lui aussi, un Mémoire par un jeune secrétaire, Alexandre Dumas. Il est le fils de Philippe-Égalité, il descend de Monsieur, frère de Louis XIV et il est d'Orléans et non pas Chiappini. L'affaire est réglée ...

Maria-Stella, elle, n'est nullement convaincue. Dans ses *Mémoires*, on lit : "*La ressemblance du duc actuel (Louis-Philippe), avec les membres de sa prétendue famille, est nulle absolument, alors qu'il a tous les traits des*

Chiappini : la partie supérieure de la tête pointue, les muscles maxillaires pendants, le teint bronzé, les cheveux noirs, les jambes un peu tournées."

Et l'Histoire peut ajouter que Louis-Philippe, d'un physique ordinaire, a une robuste santé tandis que les deux autres fils de Philippe-Égalité, Beaujeolais et Montpensier, frères, élégants, racés, sont de santé délicates et mourront très jeunes. L'Histoire dit aussi qu'aucun des traits de caractères de ce roi-bourgeois, qui se promène dans Paris à pied avec son parapluie, qui se montre économe, bon père, bon époux, qui mène une vie de famille fort simple, ne rappelle les princes d'Orléans, grands seigneurs dépensiers, viveurs, artistes, légers et fastueux ...

Louis-Philippe ne nie pas que son physique ne rappelle nullement celui de ses parents, mais il affirme sa ressemblance avec le roi Louis XIV, ce qui prouve, d'après lui, la fausseté des prétentions de la baronne ! Il est d'ailleurs seul à voir cette ressemblance et il reçoit en 1828 cette curieuse lettre de l'écrivain Lafond d'Aussonne :

"... La baronne Sterberg, en son profil ressemble à Madame la Dauphine : vue de face, c'est la figure de votre sœur, Mademoiselle d'Orléans. Lord Newborough, son fils aîné, ressemble si fort à Louis XIV et le chevalier Vyn, son second fils, à feu le comte de Beaujeolais, votre frère, que les dessinateurs en sont surpris... J'ajouterai que, par un événement extraordinaire et qui tient du prodige, les deux frères Chiappini, image de leur père, ont l'honneur de vous ressembler ! Tous les habitants de Florence et de Modigliana n'ont qu'une voix sur ce point ... !"



LE PRINCE DE JOINVILLE ENFANT

CHAPITRE SIXIEME

LA FIN DE L'HISTOIRE

Maria-Stella, traitée en aventurière par la famille d'Orléans, ne se décourage nullement. Toujours installée à Paris, elle écrit sans relâche et voici une nouvelle page de ses *Mémoires* :

"Je puis me glorifier de n'avoir rien de commun avec le ci-devant géôlier mais tout le monde est frappé des nombreux rapports de similitude qui existent entre les Orléans et moi : manières, son de voix, constitution physique, forme et couleur de visage, tout idem. J'ai l'honneur d'avoir sur mon corps certains signes caractéristiques de la feue douairière d'Orléans; son écriture et la mienne offrent au premier coup d'œil la plus étonnante conformité de physionomie ... Mes chers enfants sont eux-mêmes la plus fidèle image de leurs illustres aïeux que je me crois en droit de revendiquer."

Tous les parisiens qui connaissent la baronne, constatent, en effet, sa ressemblance physique et même morale avec la famille d'Orléans et l'on se précipite sur ses *Mémoires*.

Pour défendre sa cause, Maria-Stella prend les meilleurs avocats : elle met son dossier entre les mains du célèbre avocat Berryer, mais celui-ci ne plaidera pas pour elle ! Voici juillet 1830, les *Trois Glorieuses*, l'abdication de Charles X et Louis-Philippe roi des Français ! Un roi bourgeois qui ne sera jamais reconnu ni par le duc d'Este Modène, ni par le pape Pie VIII. Tous deux avaient de bonnes raisons pour savoir à quoi s'en tenir.

L'avocat Berryer rend son dossier à la baronne en affirmant avec dédain : *"C'est un ursupateur; je n'ai pas besoin d'en faire un imposteur."* Un ursupateur, oui : Louis-Philippe prend la place du duc de Bordeaux, futur comte de Chambord. Un imposteur ? L'Histoire ne le dit pas mais elle sait que Louis XVIII ne voulut jamais donner au duc d'Orléans le titre d'Altesse Royale. Charles X, moins sévère, lui reconnut par lettres patentes la qualité de prince du sang; mais on est prince de sang par la naissance et non par la volonté du roi et, si on ne l'est pas, on ne le devient pas ...

Le mystère restera entier, la baronne n'obtiendra rien. L'échange des bébés est un fait certain et le père de Maria-Stella s'appelle comte de Joinville mais qui est ce comte ?

La baronne vieillit, rue de Rivoli. Elle se nomme à présent *"Marie-Étoile d'Orléans"* et elle nourrit toujours une nuée de pigeons : *"Je vis au*

milieu d'une cour à deux pattes" dira cette grande dame qui meurt le 28 décembre 1843. Elle ne verra donc pas la chute et l'exil de celui qu'elle n'appelle que "le brigand" et dont les fils ne régneront pas ...

La veille de sa mort, c'est l'ouverture des chambres et la baronne reçoit la visite d'un journaliste : "Passez-moi donc votre journal, lui dit Maria-Stella, que je lise les menteries de cet escroc-là."

On l'entermera au cimetière de Montparnasse et Alexandre Dumas écrira : "Longtemps après sa mort, les pigeons ont continué de peupler le balcon de Maria-Stella; ce sont les seuls êtres qui, dans les dernières années de la Monarchie de juillet, penseront encore à la fille de Philippe-Égalité."

"La fille de Philippe-Égalité" ! Alexandre Dumas, secrétaire de Louis-Philippe, était bien renseigné ...

Marie-Étoile Joinville

ET EN CONCLUSION ...

En terminant cette surprenante histoire, on est obligé de penser que, si Philippe a pris un des fils de Chiappini, c'est bien pour assurer à sa Maison la possibilité d'accéder au trône de France par une descendance masculine; mais il a voté la mort de Louis XVI et il a donc anéanti toutes ses espérances puisque une des lois fondamentales de la couronne élimine "les princes qui ont commis le crime de lèse majesté ou de trahison, et leur descendance".

Louis-Philippe ne pouvait régner légalement d'après cette loi, mais la plupart des historiens ne le reconnaissent pas comme le fils du géôlier italien. Ils admettent cependant aisément que Maria-Stella est née Joinville mais ce comte et cette comtesse, disent-ils, ont pris un titre qui appartenait aux Orléans; ce sont de faux Joinville. Dans ce cas, plusieurs questions se posent.

Quel est le grand seigneur qui aurait eu l'audace de se parer du titre de comte de Joinville, réservé, toute l'Europe le sait, à un prince du sang, et de se faire recevoir par la noblesse d'Italie ? Sous l'Ancien Régime, cela paraît impossible. Et pourquoi ce faux comte de Joinville, que chacun a vu dans le duché de Modène, ressemblait-il tant au duc Philippe, de l'avis de tous les témoins ? Et, si la naissance d'un fils a une très grande importance dans une famille qui montera peut-être sur le trône, quel intérêt aurait guidé ce faux comte de Joinville et l'aurait conduit à payer si cher le troc des enfants ?

Une autre question se pose, encore plus troublante. Marie-Adélaïde, l'Histoire le sait, est retournée seule à Faenza et à Modigliana, trois ans après la naissance des enfants : dans quel but aurait-elle fait, sans son mari, ce long et pénible voyage si ce n'était pas pour revoir et embrasser "la petite Chiappini" ? La duchesse fut toujours une mère très tendre : le voyage italien s'explique si elle a voulu, en vraie maman, prendre dans ces bras une petite fille, la sienne, qui lui ressemble tant ...

Des questions que l'Histoire officielle n'a pas résolues. Une imposture de belle taille, en vérité !

QUELQUES DOCUMENTS

Les derniers mots de Lorenzo Chiappini avant de mourir : "*Mio Dio, baratto, baratto.*" (Échange, échange...)

Vincenzia à Lorenzo : "*Monstre, tu oublie que tu as commis un crime digne de la potence !*"

Le duc d'Orléans Égalité, coiffé du bonnet rouge, monta à la tribune. Là, il déclara solennellement "*qu'il n'était point le fils du dernier duc d'Orléans, mais le fils d'un valet d'écurie; qu'il était notoire que son grand père avait toujours refusé de le reconnaître pour un membre de sa famille, pour un Bourbon, et qu'il souscrivait à ce jugement.*"

En 1789, Louis-Philippe applaudit aux massacres des Invalides et de la Bastille : il ne quitte pas le bonnet rouge et il se présente aux Jacobins pour être affecté aux sans-culottes. Lors des Journées des 5, 6 octobre 1789, il encourage envahisseurs et assassins et à l'Assemblée, il crie : "*Il faut encore des lanternes.*"

Nommé général par Louis XVI, il rejoint Dumouriez comme aide de camp et il signe alors sa correspondance "*Louis-Philippe, prince français pour son malheur et jacobin jusqu'au bout des ongles.*"

Le jour même de l'exécution du roi Louis XVI, Philippe-Égalité écrit à son fils aîné : "*Ce matin, on a saigné le gros cochon*", et la correspondance de Louis-Philippe et de son père reste dans les termes de l'entente la plus parfaite !

Quand Louis XVIII rend ses biens à la duchesse douairière d'Orléans, Louis-Philippe fait un procès à sa mère pour les obtenir. Marie-Adélaïde s'adresse au roi qui lui donne raison et elle écrit : "*Prévenez Sa Majesté qu'elle*

se méfie beaucoup de mon fils : c'est un profond scélérat " ! - "Je le connais aussi bien qu'elle", répond Louis XVIII !

En 1820, Louis-Philippe se tient dans la loge de l'Opéra où agonise le duc de Berry, frappé par le couteau de Louvel. Le duc de Berry, mourant, s'adresse à sa femme : "*Mon amie, ménagez-vous pour l'enfant que vous portez dans votre sein.*" A ces mots, Louis-Philippe pâlit de colère et murmura : "*Nous ne serons donc jamais rien dans ce pays !*" Et à la naissance du duc de Bordeaux, il parla de fraude, de grossesse et d'accouchement simulés ...

Enfin nul n'ignore que le duc de Bourbon-Condé, père du duc d'Enghein, fut assassiné par sa maîtresse madame de Feugère au moment où il écrivait un nouveau testament en faveur des enfants du duc de Berry. Le duc de Bourbon se repentait, en effet, d'avoir signé un premier testament en faveur du duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe. Le second testament disparut le jour de l'assassinat dont on accusa le roi Louis-Philippe qui avait écrit à madame de Feugère : "*Empêchez le de partir à tout prix*". Le duc de Bourbon devait en effet, fuir sa maîtresse le matin même du crime.

LA SALETTE

(1894) - "Je vois que tous les d'Orléans sont tous fourbes, il sont rongés par l'ambition."

(1895) - "J'espère que Notre-Dame des Victoires prendra en pitié notre pauvre France et nous redonnera nos Bourbons légitimes dont nous sommes privés depuis 65 ans."

(1895) - "Le bon Père a-t-il découvert que Louis-Philippe, le dernier de nos rois, n'était pas du tout un prince d'Orléans ? Sait-il que le comte de Joinville fit un marché de sa fille ? Qu'il la changea à sa naissance avec le fils du géôlier italien qui venait de naître ? Sait-il que par suite de cet échange, il n'y a plus d'Orléans aujourd'hui ?"

(juin 1903) - Conversation entre Mélanie et l'abbé Émile Combe, curé de Dion :

- "Mon Père, vous savez qu'il n'y a pas de famille d'Orléans ? Que les princes d'Orléans ne sont pas des Bourbons ?"

- "Comment peut-on le savoir avec certitude ? Voulez-vous parler de l'affaire Chiappini ?"

- "Vous savez pourtant ce qui s'est passé ?"

- "Je sais ce qu'on raconte... Savez-vous par révélation que cet échange d'enfant eut lieu ? Répondez-moi sans détour."

- "Oui, mon Père."

(juin 1903) - Conversation entre Mélanie et l'abbé Émile Combe

- "Mon Père, vous savez que la famille Naundorff descend de Louis XVII ?"

- "Je n'en ai pas la certitude absolue. Dieu vous l'a-t-il révélé ?"

- "L'Histoire suffit, mon Père, pour convaincre sans recours à une révélation."

- "Répondez à ma question. Votre "Frère" (l'enfant Jésus), vous a-t-il dit qu'ils descendent de Louis XVII ?"

- "Oui, mon Père."

- "Monteront-ils sur le trône ?"

Mélanie a refusé de répondre.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

NEWBOROUGH (Maria Stella Petronilla Chiappini, lady), puis baronne de Sternberg. - Copie d'une lettre adressée à M. le garde-des-sceaux... (Signé : M. N. Sternberg, née comtesse de Joinville.) - Paris, impr. de A. Appert, 1838. In-8°, 2 p. (4 éditions)

_____ (S.d.) _____ (Paris,) impr. de Guiraudet et Jouaust. In-8°, 3 p. (Suivi d'un Avis relatif à la vente des Mémoires.)

_____ (S.d.) _____ (Paris,) impr. de P. Baudouin. In-8°, 3 p.

_____ (S.d.) _____ (Paris,) impr. de Vve Dondey-Dupré. In-8°, 2 p.

- Maria Stella. Histoire intéressante pour tous et surtout pour la France. (Signé : Maria Stella Newboroug, baronne de Sterhberg (sic), née de Joinville.) - Paris, impr. de Pecuereau, 1842. In-8°, 7 p.

- Maria Stella, ou Échange criminel d'une demoiselle du plus haut rang contre un garçon de la condition la plus vile... - Paris, chez les principaux libraires, 1830. In-8°, 318 p., portrait.

_____ 1838. 2eme éd. _____ Ibid. In-8°, 232 p.

_____ 1838. 3eme éd. _____ Ibid. In-8°, 222 p.

_____ 1839. 4eme éd. _____ Ibid. In-8°, 143 p.

- Maria Stella, ou Échange criminel d'une demoiselle du plus haut rang contre un garçon de la condition la plus vile; mémoire écrits par Maria Stella elle-même. - (Paris,) Bureau central des crieurs publics (1848). In-8°, 64 p.

(La couverture porte au titre : Révélation scandaleuse sur les d'Orléans (ouvrage deux fois saisi). Philippe VII, comte de Paris, prétendant au trône de France, petit-fils d'un géôlier prouvé par les mémoires de Maria-Stella... et à l'adresse : Paris, A. Soirat.)

- Maria Stella, ou Échange criminel d'une demoiselle du plus haut rang contre un garçon de la condition la plus vile... - Paris, N. Blanpain (1886). In-12, IV-216 p., portrait.

- Naissance mystérieuse et apocryphe de Louis-Philippe. (Signé : Maria Stella Newborough, baronne de Sternberg, née de Joinville.) - (Paris,) 17, rue Fontaine-Saint-Georges (1848). In-8°, 8 p.

- **DUMONT** (Paul)¹. - D'Orléans ou Chiappini ? Secret diplomatique de Modigliana. Recherches historiques, par Paul Dumont, avec de nombreuses pièces authentiques nouvellement découvertes. - Assen, H. Born, 1890. In-16.

- **BOYER d'AGEN**. - (Les Énigmes de l'histoire.) Les Mémoires de Lady Newborough. Louis-Philippe, roi des Français, fut-il le fils de l'Italien Lorenzo Chiappini ? - Paris, E. Mignot, 1913. In-16. 300 p., pl.

- **GALLWEY** (Ralph Payne). - The Mystery of Maria Stella, lady Newborough. - London, E. Arnold, 1907. In-8°, 103 p., pl.

- **PERROT de la ROCHEMOINTOISE**². - Non il n'y a plus de Maison d'Orléans. 1884.

- **PRAVIEL** (Armand). - Louis-Philippe était-il Louis-Philippe ? - Monaco, Éd. L.E.P., 1959. In-8°, 18 p., fig. portr. (*Les Écrivains contemporains. Série historique.* 44, juin-juillet 1959.)

_____ Louis Philippe n'était pas le fils d'un geôlier, par Armand Praviel. - *Historia*, p. 103-112.

- **VITRAC** (Maurice). - Philippe-Égalité et M. Chiappini, histoire d'une substitution... - Paris, H. Dragon, 1907. In-8°, X-157 p. portr. fac.sim.

- Orléans et Chiappini; avec reproduction du jugement d'Italie en vertu duquel les d'Orléans sont...reconnus comme des descendants du geôlier Chiappini. - Paris, A. Charles, 1895. In-12, 152 p.

- Vérité historiques sur le fils de Lorenzo Chiappini, geôlier du Palais Prétorial de Modigliana, connu généralement sous le nom et titre de Louis-Philippe Ier, roi des Français, d'après un manuscrit trouvé dans le cabinet particulier d'un ministre. - Paris, mai 1848. In-8°.

¹ Pseudonyme de M. Duquesne, frère de madame Adalbert Naundorff.

² Pseudonyme de M. Perrot, de Tours, et de l'abbé Le Baillif.

